

France, été 1948.

Martha se tait.

Les enfants ne comprennent pas. Ils courent vers elle, ils gesticulent depuis le fond du jardin jusqu'au banc où elle est assise. Ils voudraient lui parler en chœur, ils se chamaillent. Et pour finir, comme à chaque fois, ils laissent Paul tout seul lui demander :

« Martha, est-ce que tu voudrais bien jouer avec nous ? »

Martha ne répond pas.

Ils repartent vers des lieux secrets, parmi des frondaisons immenses et primitives, traitent d'agiles et très grandes affaires, rient, se disputent pour un empire de feuilles et d'ombre. Jusqu'à ce qu'un étrange silence les accapare, d'un seul coup, tout entier.

Alors, lorsqu'ils reviennent – car ils reviennent toujours –, ils insistent. Paul répète en leur nom :

« Dis, Martha, pourquoi est-ce que tu ne veux pas jouer avec nous ? »

Martha ne répond pas.

« Peut-être qu'elle est sourde ! » proclame Albert assez fort pour qu'un mur entende.

Martha ne bouge pas. Pas un œil, pas un doigt.

Charles s'avance alors, digne comme un roi de huit ans, l'épée de bois au flanc. Il déclare :

« Moi, je dis qu'elle est toquée. »

Et tous chantent, joyusement : « Toquée ! Toquée ! Toquée ! »

Paul prend la main de Madeleine. Albert celle de Paul. Et Charles entraîne la troupe par les vallées et les monts, les lacs immenses du jardin – ceux que l'on traverse d'un bond –, avant que la folle course ne reprenne et que la farandole ne s'envole. L'espace entier résonne de ce chant barbare : « Toquée ! Toquée ! Toquée ! »

« Maman, pourquoi Martha est méchante avec nous ? »

– Ce n'est pas qu'elle soit méchante. Elle a été malade.

– Qu'est-ce qu'elle a eu ? Maman, dis-le-nous ! Qu'est-ce qu'elle a eu ? S'il te plaît ! »

L'ombre du soir émousse les cimes et les crêtes, éteint les couleurs une à une, répand

son uniformité parmi l'essaim d'odeurs qui montent de la terre tiède. Un silence nouveau s'installe, qui s'étire jusqu'aux confins de la nuit même.

Martha est seule dehors, assise dans ce fauteuil usé qu'on a descendu exprès pour elle du grenier. Ses mains serrent les accoudoirs, ses jambes sont bien droites, ses pieds collés au sol. Elle est toujours coiffée de ce chapeau de paille attaché par Anna en hâte le matin.

« Maman, qu'est-ce qu'elle fait dans le noir ? »

– Ça suffit les enfants ! Aidez-moi à mettre le couvert ! »

Robert allume les lampes de la véranda. Madeleine, à qui sa mère vient de confier les verres, s'empresse de les poser en pile n'importe où. D'un bond, elle est à la fenêtre et regarde les taches jaunes des lumières se répandre au-dehors. Là-bas, Martha s'enfonce dans une nuit plus âpre.

C'est un mystère, un absolu mystère. Pourquoi être seule au-dehors dans le noir ? Qu'elle ne veuille pas jouer, cela encore peut avoir une explication. Le père, parfois, lorsqu'il est en colère, répond que Martha n'aime pas *du tout* les enfants.

« C'est pas... ! tente de dire Charles dès que le père a tourné le dos.



– Pas quoi ? (Les plus petits surtout veulent savoir.)

– Pas comme ça ! » (Avec haussement d'épaules.)

Car il y en a d'autres qui n'aiment pas les enfants et qui ne restent pas seuls dans le jardin, la nuit : la voisine chauve, par exemple, celle qui vient hurler et menacer du cachot chaque fois qu'une balle s'égare dans son jardin.

« À table, les enfants ! »

Martha dans le noir s'estombe et disparaît. La famille s'assemble. Les assiettes s'emplissent. Qu'importe s'il faut d'un mot calmer les désirs trop fougueux, cela fait partie du rite. Le silence est toujours requis. Et respecté, hormis quelques murmures. Jusqu'au moment de la question du père : « Racontez-moi ce que vous avez fait aujourd'hui ! » Alors, à profusion, les rires, les cris de joie, le bonheur immense de dire, et faire en sorte que ce qui aura été si gai, si merveilleux, si loin, vienne et demeure encore un peu autour du halo jaune, à la veillée.

Après dîner, plus question de regarder au-dehors, même furtivement. Le monde désormais s'enclot en une chambre :

« Maman, on jouera demain au bateau ? »

– Vous verrez bien. Maintenant, il faut vous reposer ! »

Que vienne enfin – les yeux fermés, lorsque l'on fait semblant d'être immobile – l'instant propice aux rêves.

« Est-ce qu'ils dorment ? demande Robert, assis comme tous les soirs près de la radio et savourant sa pipe d'écume.

– Je crois que oui !

– Et Martha ? »

Martha, dehors, assise et immobile. Sans manger. Ni boire. Ni se soucier de qui l'héberge ni de la gêne qu'elle peut occasionner.

« Je te demande encore un peu de patience, dit Robert.

– Presque deux ans que tu me demandes *encore un peu de patience* ! Les enfants ont grandi. Maintenant, je t'assure, cela devient invivable !

– Il faut comprendre : elle a beaucoup souffert !

– Moi aussi, j'ai souffert.

– Ce n'est pas pareil !

– Qu'est-ce qui n'est pas pareil ? »

La discussion doit s'arrêter *pour ne pas réveiller les enfants*. Chacun rentre dans son silence. Robert derrière sa pipe cherche à penser que cela va s'arranger, que rien ne peut être irré-